

L'Edition Musicale Vivante

revue mensuelle
le n° 4 francs

abonnement :

france : 40 francs

étranger : 50 francs

chèques postaux : 1246-33



5, rue
du cardinal-mercier
paris (9^e)

Téléphone : TRINITÉ } 23-94
23-95
23-96

Sommaire

NOUVELLES CONQUÊTES DU PHONOGRAPHE, par Jacques NELS ■ LES VEGETTES POPULAIRES DU DISQUE : PILLS ET TABET A MARSEILLE, par Jacques GUILLON ■ CRITIQUE DES DISQUES : MUSIQUE SYMPHONIQUE, par Emile VUILLERMOZ ■ INSTRUMENTS DIVERS, par Pierre LEROI ■ LES DISQUES DE VIOLON, par Marc PINCHERLE ■ LES DISQUES DE DICTION ■ LES DISQUES DE CHANT, par Maurice BEX ■ L'ÉCRAN SONORE : QUELQUES FILMS, par Émile VUILLERMOZ ■ NOS ECHOS ■ COURRIER DU CINÉMA.



Nouvelles conquêtes du Phonographe

De même que Boileau, historiographe du Roy, suivait ses armées aux Flandres, et ailleurs, pour en relater les hauts faits, de même modeste, historiographe du phono, je m'efforce, de temps à autre, d'en signaler les nouvelles conquêtes.

Car des conquêtes, le phono continue d'en faire tous les jours. Il étend son action dans tous les domaines, lettres, arts, cinéma... Dans ces branches de l'activité humaine, la technique se développe grâce à lui et souvent de façon inattendue ; il est un auxiliaire et, si j'ose dire, un révélateur. Et s'il est vrai qu'économiquement l'interdépendance des états mondiaux n'est plus à démontrer, le phono est peut être l'instrument qui démontrera de la façon la plus probante l'interdépendance de tous les arts.

Vaste problème qu'il sera sans doute curieux d'examiner à loisir et de près, aujourd'hui bornons-nous à mettre en avant, en passant, cette idée, que la mécanisation artistique qui est une espèce de tentative humaine de capter, d'ordonner et de coordonner l'inspiration, englobera probablement toutes les manifestations artistiques de l'esprit.

Le phono jouera dans cette synthèse intellectuelle un rôle capital. Indiquons-en quelques étapes nouvelles, modestes, sans doute, mais qui parfois même n'ayant que leur rôle simplement amusant ou facilement ingénieux, projettent de vives clartés sur ce que sera un jour un domaine vaste et magnifique.

L'édition musicale vivante

Le phono est, certes, l'instrument émouvant et parfait de l'absence. De cette boîte de bois, de métal, jaillissent des voix sans visage. Et en voici une saisissante démonstration due à Lys Gauty, la vedette de la chanson réaliste qui a trouvé une façon fort plaisante de présenter son tour de chant.

Vous êtes dans la salle devant un rideau baissé ! Le silence se fait, tout-à-coup vous entendez derrière le rideau la voix de la chanteuse dans un de ses succès. Quelques instants s'écoulent, vous écoutez, et, le rideau se lève. Devant vous est placé un grand phono et c'est un disque que vous avez entendu. Mais la vedette apparaît, en chair et en os, comme disent les affiches, elle s'approche de l'appareil, en arrête le fonctionnement et sans interruption enchaîne le déroulement musical.

Substitution immédiate et parfaite de la réalité à l'apparence. Mais ce qui est particulièrement émouvant, c'est que le contraire est également possible et que le rêve peut sans transition prendre la place d'une présence réelle.

Ainsi l'espace est libre à toutes les chimères de l'esprit et je songe à ces mots de Tchekhov.

« Avait-il mêlé le vécu et l'inventé et cessé de distinguer l'un de l'autre ? Tout « cela peut être à la fois. La vie est terrible et mystérieuse... »



La dernière pièce de Jean Giraudoux créée à la Comédie des Champs-Élysées, *Intermezzo*, avait un argument musical de Francis Poulenc.

La partition musicale de l'auteur des *Biches* avait été écrite au cours des répétitions de la pièce. Un clavecin avait été installé dans la salle et Poulenc improvisait au fur et à mesure que les scènes se déroulaient.

Puis la partition fut enregistrée et c'est d'un phono qu'émanaient les ondes musicales pendant les représentations. Procédé curieux dans son ensemble et employé pour la première fois, me semble-t-il.

Mais ce qui est plus intéressant encore dans le cas de cet argument musical, c'est que pour le distribuer il y avait deux diffuseurs : l'un placé au « Manteau d'Arlequin » c'est-à-dire au rideau, l'autre au fond de la scène, et que de la sorte on avait réglé un véritable déplacement musical. Tout d'abord la musique venait, avant le lever du rideau, du diffuseur placé au « Manteau d'Arlequin », puis dès le lever du rideau, la source d'audition se trouvait déplacée et c'est ainsi que la scène et l'action qui s'y déroulaient étaient véritablement baignées de musique.

Voilà bien un procédé ingénieux pour intégrer la musique à l'action ; tentative de synchronisation artistique.

Dans un film assez médiocre, *Le testament du Docteur Mabuse*, le phono sert à des fins bien moins louables. Il permet à un fou criminel d'accomplir ses sinistres exploits, alors que tout le monde le croit tranquillement installé dans son cabinet de travail. Car un disque spécialement enregistré répète continuellement « Ne me dérangez pas » chaque fois que quelqu'un veut franchir la porte.

Et ceci me rappelle ce disque de l'Administration des P. T. T. qui répète inlassablement « le numéro de votre correspondant a été changé. Veuillez consulter le nouvel annuaire ».

Dans son admirable livre *La condition humaine*, André Malvaux, lui aussi, se sert du phono, ou plutôt, le phono devient dans les mains de ses personnages tourmentés de révolutionnaires, un instrument assez inattendu. Il leur sert de moyen de communication secrète ou, si vous voulez, d'une sorte d'encre sympathique.

C'est ainsi que pour communiquer entre eux sans crainte d'être découverts par la police les révolutionnaires s'expédient des disques d'enseignement de langues étrangères, dont les mots ont pour eux un sens préalablement déterminé.

Avouez que la foi révolutionnaire est un puissant stimulant d'imagination, car les personnages d'André Malvaux ne manquent évidemment pas d'esprit inventif.

A quand le « Cabinet noir » ou l'on examinera soupçonneusement le texte des disques ?

Jean-Richard Bloch, qui est notoirement un grand amateur de musique enregistrée, le montre non seulement dans ses chroniques phonographiques, mais encore dans ses romans.

Dans *Sybill*, ce livre si curieux et si beau, dont on attend avec impatience la suite, il est un personnage auquel je ne peux m'empêcher de songer sans une sympathie émue, ce personnage c'est Octave de Mazabeyrat.

Nous ne l'avons pas vu vivre ; au début du livre nous assistons aux derniers moments de son passage terrestre et à sa mort, mais cette mort est enveloppée d'un extraordinaire halo poétique.

Octave de Mazabeyrat, passionné amateur de musique, a voulu mourir aux accents bouleversants d'un quatuor de Beethoven. Et l'âme du vieil homme s'en va pendant que le phono lui révèle la déchirante grandeur de la résignation.

Une petite boîte oblongue, un disque de cire, apportent au moribond la paix et la confiance en l'immortalité de l'énergie, d'un fluide vital.

Ici les mystères de la mort et du génie, se rejoignent, se confondent.

JACQUES NELS.